

« *Fidem servavi*, parce qu'elle avait la foi, vivait de la foi, agissait par la foi, elle commandait avec l'impartialité la plus parfaite, jamais pour elle d'acception de personne. Vous lui rendez, je le sais, ce grand et beau témoignage.

« *Fidem servavi*, parce qu'elle avait la foi, elle a mangé les fruits de la foi, qui sont la paix de l'âme, l'entier abandon aux mains de Dieu. Non pas qu'elle n'ait point été troublée et tourmentée souvent. Elle était trop amie de Dieu pour échapper à la tentation. Tantôt elle se demandait avec anxiété si elle était bien à la place où Dieu la voulait, si elle n'eût pas mieux fait de refuser le supérieurat. Que de fois elle m'a fait ces confidences ! D'autres fois des frayeurs étranges envahissaient son âme, elle était comme secouée dans tout son être par la pensée des jugements de Dieu. Mais un regard en haut, mais une parole du prêtre, mais une prière fervente, et tout rentrait dans l'ordre, et elle allait dans la paix, dans le plein abandon de Dieu.

« *Fidem servavi*, parce qu'elle avait la foi enfin, elle a eu la mort des justes, la mort calme de l'enfant qui retourne à son père. Dimanche matin, M. l'aumônier disait à la bonne Mère : « L'Évangile nous parle aujourd'hui de la visite de Jésus à Jérusalem ; la maladie, c'est aussi la visite du Bon Dieu. » Visiblement, elle savourait ces paroles et le soir, elle redisait à M. l'aumônier : « Oh ! ce petit mot, comme il m'a fait du bien ! » Elle ne savait point encore que cette visite annoncée, ce n'était point la visite du Bon Dieu dans la maladie, mais la visite du Bon Dieu dans la mort. Comme son cœur eût tressailli plus à l'intime, si elle l'avait compris ! On vous a raconté la scène touchante de la fin. C'était le matin, à 3 heures. La Révérende Mère, après avoir reçu quelques soins, demanda à rester seule : — dernière et suprême délicatesse, — elle se faisait scrupule de prendre sur le sommeil d'une seule de ses filles. Heureusement, la sœur infirmière ne tint pas compte de ce désir et resta à surveiller la bien aimée malade. Personne ne croyait encore à un dénouement rapide. A 10 h. 1/2, la mère Assistante vient et dit à la vénérée malade : « Ma bonne Mère, vous souffrez beaucoup. — Non, dit-elle, je ne souffre pas, mais je ne sais pas où je suis. — Vous paraîsez étouffer davantage. — Non, je n'étouffe plus. — Dites-moi, où souffrez-vous ? — Je ne souffre que d'une chose, du besoin de dormir. Oh ! laissez-moi dormir. »

« Ce furent les dernières paroles de la chère et regrettée Mère. Un balbutiement inintelligible à M. l'aumônier accouru en toute hâte, la grâce précieuse de l'Extrême-Onction et — selon son désir — la pieuse Mère Saint-Hippolyte s'endort. *In pace in idipsum, dormiam et requiescam* elle s'endort en Dieu, en qui elle a cru, du sommeil qui sera éternel, ou plutôt elle va jouir de la paix qui sera pour jamais. *Cursum consummavi fidem servavi*, elle a achevé sa course, elle a gardé la foi, elle peut dire avec saint Paul : « Je vais à la couronne de justice que me donnera pour récompense le Seigneur, au grand jour solennel, Lui, le juste juge. Non seulement à moi, mais à tous ceux qui saluent avec amour son avènement. »